L'itération du symptôme, du UN de jouissance

Hélène Bonnaud

On rencontre à la fin de l'analyse des restes qui sont comme des concentrés de paroles qui se répètent. Dire la même chose, dans une analyse, c'est buter sur le réel et vouloir avancer sur le réel. Dans mon analyse, j'ai plusieurs fois rencontré des points d'impossible et j'ai toujours cherché à les dépasser.

Ainsi la question du corps, de l'angoisse liée à ce qu'il manifeste comme symptômes douloureux, a toujours été en toile de fond de l'analyse.

Le corps était donc le lieu d'une jouissance opaque, irréductible. Il était ce qui résistait à l'analyse, ce qui ne pouvait pas franchir une zone, un peu comme *la zone occupée* a été dans mon enfance, un signifiant obscur. Le corps restait en zone occupée, empêché de passer de l'autre côté, d'atteindre la liberté dont il ne pouvait jouir.

C'est pourquoi la phrase de Lacan dans ses « Conférences aux universités américaines » : « l'homme pourrait dire qu'il est un corps, et ce serait très sensé » et plus loin « En revanche, ce sur quoi l'homme insiste, c'est non pas qu'il est un corps, mais qu'il en a un. Et ce corps, ajoute-t-il, il le traite à la va-comme-je-te-pousse, il le traite comme un meuble, il le met dans des wagons et là il se laisse trimballer »¹, me parle. Il y a donc eu les corps qu'on met dans les wagons de la mort, et il y a le corps qu'on a et qui fabrique des symptômes pour se rendre vivant, et s'appuyer sur ce vivant pour se sentir exister.

Un etc.

L'itération est un *etc.* dit Lacan dans le Séminaire *Le sinthome*. Il y a une répétition qui concerne le symptôme qui s'écrit alors comme points de suspension. Ce n'est pas une parole qui se répète, mais un symptôme qui itère. L'itération est une action

Hélène Bonnaud est psychanalyste à Paris, membre de l'École de la Cause freudienne. Elle est Analyste de l'École en exercice.

Exposé présenté lors de la soirée des AE à Paris le 19 février 2013 sur le thème « Le symptôme – itération et le corps ».

1 Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », Yale University, Kanzer Seminar, [24 novembre 1975], Scilicet, 6/7, Paris, Seuil, 1976, p. 49.

qui répète un processus. À chaque fois, l'événement se répète comme pour la première fois. Il se répète à l'identique. Jacques-Alain Miller l'a qualifié de « semelfactif », qui signifie une seule fois.

Au congrès de l'AMP, Éric Laurent a nommé « rumeur » la façon dont la mère déversait sa plainte négative sur la naissance de son enfant. Rumeur qui a fait trace dans l'inconscient de l'enfant et a affecté son corps. Dans *...ou pire*, Lacan dit que « le savoir affecte le corps de l'être parlant, ceci de morceler sa jouissance, de le découper par là jusqu'à en produire les chutes dont je fais l'objet le (a), à lire objet petit a »².

Le savoir illisible de la parole maternelle a affecté le corps du sujet en morcelant sa jouissance, en découpant le corps et en fixant la jouissance dans la zone orale, puisque c'est elle qui a été traumatisée au départ de la vie. Ainsi, je considère que la parole maternelle, toute mauvaise qu'elle ait pu me paraître dans mon analyse, a été le vecteur d'une jouissance morcelée qui s'est fixée dans un seul point du corps, sur un bord, la zone orale. Les signifiants maîtres de la mère se sont déposés et ont constitué la *lalangue* du sujet.

L'interprétation de l'analyste, lors d'une séance mémorable, « vous êtes une toxico », nommait ainsi une forme d'addiction, une écriture de la pulsion qui itère, qui n'en finit pas de faire de son analyse une boucle répercutant ce rapport toxicomane à la parole, une jouissance toujours réitérée dans la séance analytique. Elle avait, en effet, un lien avec la rumeur maternelle. La toxicomanie de la parole venait dire la jouissance à parler, au-delà du sens. Cette jouissance toxico s'articule à *lalangue* de la mère, comme l'écho de son dire, resté toujours invariable et hors sens. Ne restait plus que la trace sonore de son dire qui n'a jamais cessé de se dire dans le dispositif analytique.

Cependant, l'analyse a consisté à *signifiantiser* le message maternel hors sens, à le déchiffrer jusqu'à en faire sourdre la vérité menteuse. Elle l'a réduit à son âme. Lacan dit que « l'âme du symptôme est quelque chose de dur, comme un os »³. Malgré l'effet

2 Lacan J., « ...ou pire », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.550.

3 Lacan J., *Scilicet*, 6/7, p. 60.

d'arrêt produit par cette interprétation, quelque chose restait impossible à nommer et cela concernait le corps en tant que réel, corps-parasite dont les symptômes se fixaient sur les marges du non-sens, comme une écriture qui ne se lit pas, ignore le savoir et ne s'adresse pas à l'Autre.

Ainsi, au point où j'en suis arrivée de ma réflexion sur la différence entre la rumeur maternelle comme cause réelle de la jouissance orale et le *sinthome* comme « arrachement », comme mode de jouir qui s'est écrit, lui, à partir de la phrase paternelle « si c'est une fille, on la jettera par la fenêtre », j'identifie la rumeur maternelle comme ayant fait trace de jouissance sur un bord du corps.

Le hors-sens de la phrase paternelle

De ne l'avoir jamais mise au travail dans mon analyse est en soi une énigme. Quel statut donner à ce mécanisme précisément ? Ce n'est pas du refoulement, car je l'ai toujours su. Aucun sens ne pouvait s'en dire. Elle est donc restée vide, ni oubliée, ni sue, lettre qu'on ne veut pas décacheter, car on ne saurait savoir ce qu'elle contient. Elle est restée lettre blanche, impossible à lire. Elle n'est pas passée à la communication à l'Autre, elle n'a pas pu s'*hystoriser* dans la dialectique du discours analysant. Elle est restée fixe et en tant que telle constitue une défense contre le réel.

Cela montre déjà la différence avec la rumeur maternelle que le sujet n'a pas cessé de vouloir analyser, comprendre et symboliser et qui a reçu une réponse dans l'inconscient transférentiel. Là, il y a comme un trou. Elle est restée hors de sa dimension d'histoire.

J.-A. Miller parle d'élément *inhistorisable* dans son cours sur les « Us du laps »⁴. Il explique qu'à partir du moment où nous essayons d'élaborer la théorie de l'inconscient du dernier Lacan, une théorie qui n'est pas articulée à partir de l'hystérie et de l'histoire, mais à partir de la psychose, cela change tout. Il prend appui sur le commentaire de la *Verneinung* de Lacan, notamment l'hallucination du doigt coupé de l'homme aux loups. L'hallucination est un phénomène qui échappe à l'histoire et au remaniement historique, subjectif, sémantique de la vérité. Elle met en question le primaire de l'*historisation*, indiquant une faille dans l'*historisation*. Pour être *historisé*, un élément doit avoir été symbolisé. Il n'y a d'*historisation* primaire que s'il y a symbolisation primaire. En s'appuyant sur la lettre du texte de Freud, il en déduit que revient, dans l'hallucination, un contenu qui n'a pas été symbolisé, qui a échappé à la symbolisation primaire, et qui est, par là, *inhistorisable*.

Là où l'histoire suppose qu'il y a une symbolisation primaire, la négation prend la forme du refoulement tandis que le réel est la conséquence de l'opération de la forclusion. D'un côté, nous avons le mécanisme de la névrose, de l'autre, celui de la psychose.

Dans ce même texte, J.-A. Miller expose l'opposition que fait Lacan entre la remémoration et la réminiscence. Il y a remémoration quand un élément retrouve son articulation symbolique, alors que le sentiment d'irréalité « répond aux formes immémoriales qui apparaissent sur le palimpseste de l'imaginaire »⁵. Formes immémoriales veut dire ici que nous ne sommes pas dans le registre de la mémoire, mais au contraire dans quelque chose qui est déjà là tout seul. Ces formes immémoriales apparaissent « quand le texte s'interrompt » – hors du texte symbolique – laisse à nu le support de la réminiscence. Alors le sujet ne peut pas élaborer une vérité à partir de son expérience.

La remémoration se situe du côté des réseaux signifiants, des chaînes qui se forment du symbolique, la réminiscence étant, elle, laissée en blanc.

Cette différence entre remémoration et réminiscence m'ouvre une lecture intéressante de la phrase paternelle. Elle s'est figée dans un hors temps, trace d'un réel impossible à dire, écrite sur le parchemin dont on a fait disparaître la trace. Je ne dis pas qu'il y a eu forclusion de la phrase paternelle, mais j'utilise quand même cette orientation vers le réel pour dire qu'elle a été maintenue dans une zone entre refoulement et rejet et que, de ce fait, elle s'apparente à une forme immémoriale, avec sa forme d'irréalité, retranchée comme un *Un-tout-seul*. C'est le signifiant *jeter* qui s'est répercuté dans le corps du sujet. Je ne l'avais jamais attaché à l'effet de chute du corps éprouvé depuis toujours et qui m'a permis de déduire qu'une fois sortie de son isolement, la phrase résonne avec le symptôme dans le corps. D'une certaine façon, cette phrase vient comme une réponse du réel. Elle s'est inscrite dans le corps, non pas sur un bord comme j'ai pu le montrer avec la rumeur maternelle, mais tout le corps en est atteint. Ce sentiment de chute, de vertige, qui oblige à aller chercher au plus profond de soi, le mouvement inverse pour en émerger, pour s'arracher à l'éjection première, je l'ai appelé « arrachement du réel »⁶.

Cet arrachement indique comment le signifiant paternel « jeter par la fenêtre » a opéré comme S_1 dans le corps, par pure percussion du signifiant dans le corps. Celui-ci est alors un objet laissé tombé, éjecté, éjecté de son corps comme avoir. Il démontre que le corps, en effet, on l'a puisqu'on peut le perdre.

5 Lacan J., « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 392.

6 Bonnaud H., « Un arrachement du réel », *La Cause du désir*, 80, février 2012, p. 112.

4 Miller J.-A., « L'esp d'un lapsus », *Quarto* 90, juin 1990, p. 14.

On l'a d'autant plus qu'on craint d'être lâché par lui. L'expérience de ce *sinthome*, c'est justement ce corps qui lâche, sensation qui laisse le sujet au bord de son trou.

Ainsi, si l'inconscient savoir est une élucubration à partir de *lalangue* maternelle, l'inconscient réel est marqué par l'événement de corps. L'une participe de la vérité menteuse jusqu'à son os, l'autre du *sinthome* en tant qu'il itère, n'a pas de sens, et ne se traverse pas. C'est une jouissance qui prend dans sa parenthèse la vie entière. Le *sinthome* n'est pas un retour du refoulé, ça ne s'apaise pas avec la vérité, avec du sens. C'est une jouissance qui se produit dans le corps et qui exclut l'Autre de la vérité. Le corps, dans cet exemple, est ordonné à sa jouissance propre.

Lorsque Lacan réduit le *sinthome* à *Y'a d'Un*, il dégage comme son réel essentiel l'itération, comme noyau, comme centre, comme ce qui reste de l'articulation signifiante. Il voulait dire qu'il n'y a pas de deux. Il n'y a que le *Un* qui se répète dans l'itération. Mais cet *Un* n'est pas le corps. Il y a le *Un* et le corps. C'est pourquoi Lacan a fait entendre que l'Autre du signifiant, c'est le corps. Au-delà du signifiant, il y a le corps et sa jouissance. L'analyse permet d'en chercher la causalité réelle et d'en attraper un bout. Car le réel ne se résout pas. Il se démontre, ce qui n'est pas du même registre.

La démonstration, c'est ce qui guide mon travail d'AE. C'est un reste symptomatique, car la psychanalyse est un savoir sur ce bout de réel qu'est le corps parasite, son petit appareil, qui accompagne mon élucubration.